



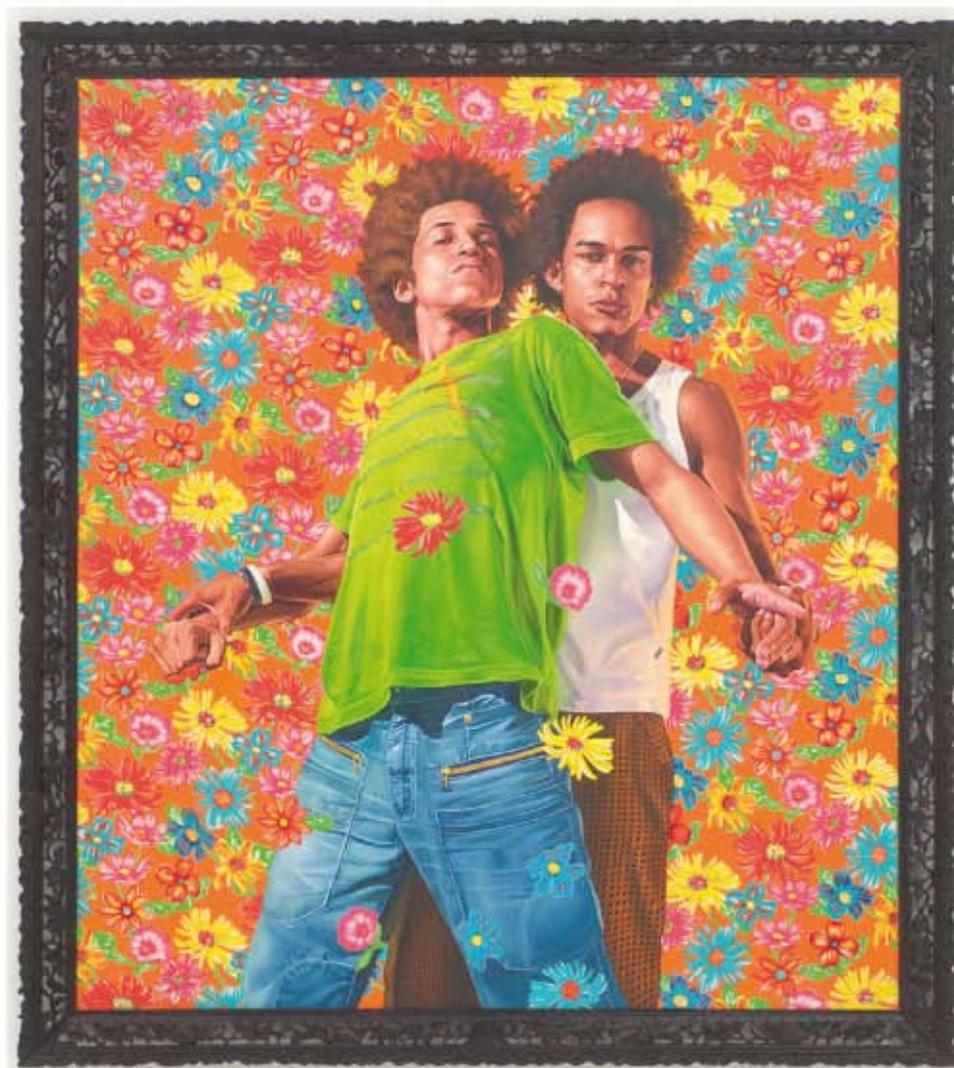
Initié au dessin et à la peinture dès son plus jeune âge, Kehinde Wiley ne voit dans son statut d'artiste qu'une transition naturelle de ses jeux d'enfants. Une suite logique. Originaire de Los Angeles, il part suivre un cursus artistique à Yale et obtient dès la fin de ses études une année de résidence dans le musée des Beaux-Arts d'Harlem, le Studio Museum en 2002. Il part alors à la rencontre d'anonymes afro-américains dans les rues d'Harlem et réalise leurs portraits à la peinture à l'huile. Cette façon de procéder reste la même aujourd'hui. Kehinde Wiley part à la rencontre de personnes dans les rues, leur présente son projet et cherche avec eux parmi sa collection de livres d'art du 17^{ème}, 18^{ème} et 19^{ème} siècle, quels personnages de peintures ou sculptures ils vont incarner. Après les avoir pris en photo, il s'attache à les reproduire fidèlement dans leur tenue vestimentaire d'origine. Le choc des époques. Chaque toile lui prend entre trois semaines et trois mois selon sa complexité. Présent dans les collections de galeries et musées du monde entier et représenté par trois galeries prestigieuses : Roberts & Tilton (Los Angeles), Deitch Projects (NYC), et Rhona Hoffman Gallery (Chicago), il s'impose aujourd'hui comme une figure incontournable de la scène artistique New-Yorkaise. Son projet *The World Stage* débuté en 2005, lui permet d'aller aujourd'hui à la rencontre de différentes communautés aux quatre coins du monde : Chine, Inde, Afrique, Brésil...

KEHINDE WILEY

RENAISSANCE MODERNE

Kehinde Wiley, 32 ans, réhabilite l'art du portrait. Dans ses peintures figuratives monumentales, de jeunes hommes afro-américains prennent des poses héroïques en jean et t-shirts, et côtoient des arrière-plans fleuris et autres ornements rococo. Faisant référence aux portraitistes européens du 17^{ème} et 18^{ème} siècle, il s'inspire de peintures existantes en remplaçant le personnage principal par des modèles anonymes qu'il rencontre dans la rue. Une sorte de droit de réponse aux peintures classiques occidentales, dans lesquelles les hommes noirs étaient absents. À l'occasion de la sortie de sa première monographie *Black Light* et de son exposition à Los Angeles *The World Stage : Brazil*, Clark vous fait découvrir cet artiste qui mixe classicisme et modernité sur fond de commentaire social et artistique.

→ Marechal Floriano Peixoto (2011)





Clark *Quand vous allez à la rencontre de personnes dans la rue pour chercher des sujets à peindre, comment reconnaissez-vous de bons sujets et de quelle manière les personnes réagissent-elles ?

Kehinde Wiley *Généralement, j'essaie de rechercher une sorte de sang-froid, de grâce. C'est quelque chose qui ne peut être décrit dans des termes précis parce que depuis le début de ma carrière, il y a vraiment eu des types d'individus très différents. Mais une chose que toutes ces personnes ont en commun est leur habileté à attirer mon attention dans la rue. La plupart des modèles disent non quand je les approche. Une des choses les plus intéressantes dans ce projet est que lorsqu'on regarde les peintures, on voit ces personnes qui ont décidé de dire oui. Non seulement, ce sont des personnes qui ont un certain sang-froid mais elles sont également ouvertes d'esprit et curieuses. J'essaie de capturer ça dans mon travail.

C*Vous avez peint une série de portraits de grands noms du hip-hop comme Grand Master Flash, Big Daddy Kane ou Ice-T à l'occasion des VH1 Hip Hop Honors Awards en 2005... En quoi la musique est-elle une source d'inspiration pour vous ?

KW *En fait, la musique n'a pas autant d'influence que ça sur mon travail. Dans mes réalisations, tu verras à la fois des choses venant de clips de hip-hop américains que des éléments inspirés par les magazines de design d'intérieur. Mon travail est une représentation de jeunes hommes afro-américains entre 18 et 35 ans qui ont historiquement été associés avec un type de musique qu'on appelle le hip-hop, mais 50 ans auparavant, ils étaient associés au jazz et 50 ans encore avant, ils étaient associés au Blues. Le langage de divertissement américain a été infusé et reflété par une culture noire américaine à un tel degré que c'est souvent difficile de reconnaître la différence entre le sujet Noir et l'objet Noir. Et bien souvent, on voit le sujet Noir comme un objet, par exemple le hip-hop et la forme musicale. Le but de ce travail est d'aller au-delà de ces simplifications et d'essayer de trouver un équilibre qui prête un genre d'humanité qui va plus loin que « ce mec est un rappeur, un voyou », mais plutôt « ce gars est un individu, un frère, un père, et un acteur de sa propre vie », pas une marque.



—

**Lorsque l'on regarde les peintures,
on voit ces personnes
qui ont décidé de dire oui.**

—

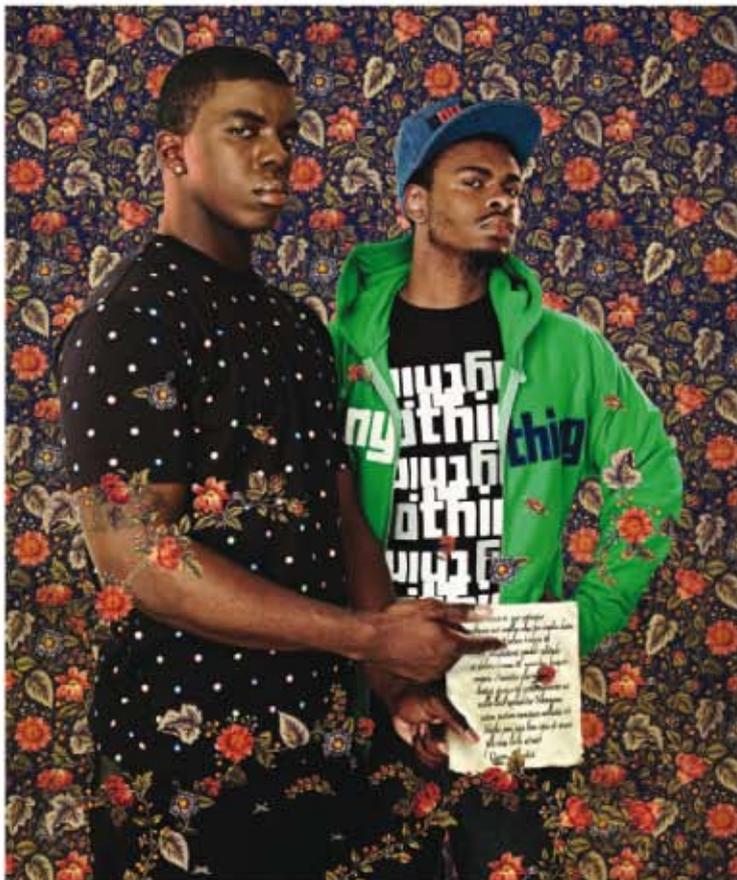


*C*Dans vos peintures, on peut ressentir la puissance masculine mais aussi une grande sensibilité dans les arrière-plans par exemple. Les fonds ont l'air d'avoir une grande place dans vos peintures. De quelle manière les construisez-vous ?*

KW* Tous les arrière-plans dans mon projet World Stage viennent d'échantillons de tissus et de textiles de chacun des pays dans lesquels je suis allé. Pour le Brésil, je suis allé dans les différents marchés, dans l'enceinte des favelas et les centre-ville et j'ai récuré les rues pour trouver des imprimés textiles. L'idée est de réduire la relation entre le modèle et l'arrière-plan. Historiquement dans les peintures, il y a une relation entre fond et figure – l'homme sur la terre, l'homme possédant les objets figurant derrière lui, l'homme parlant de choses qu'il possède dans ce monde, comme un type de rapport au pouvoir – que j'ai voulu saboter dans ces peintures. Dans ce travail que tu as à la place, il y a une forme de relation entre le fond et le sujet. Les motifs d'arrière-plan viennent en avant, s'accaparent l'espace.

*C*Pour votre nouveau projet «The World Stage» vous avez voyagé en Chine, en Inde, au Brésil, au Sénégal... Est-ce que vous pouvez présenter votre démarche créative ?*

KW* Ce que j'essayais de faire, c'était d'aller au-delà des différences perçues que l'on a en tant que groupes. Mon projet aujourd'hui est d'aller dans le monde entier et de faire des castings dans la rue. Permettre aux modèles de se présenter à moi tels qu'ils sont. Le travail est pensé de façon à créer un grand questionnement. L'idée à travers cette série est de provoquer de la présence.



C*Votre exposition actuelle à la Roberts & Tilton Gallery de Los Angeles présente votre série de peintures réalisées au Brésil, pouvez-vous nous en parler ?

W*Le Brésil occupe une place très intéressante dans l'imaginaire américain. Je crois qu'une partie de cela concerne la relation historique entretenue entre le Brésil et les États-Unis, et je pense que l'autre est due un peu à la parodie qu'il y a en ce qui concerne l'esclavage et l'intégration d'une myriade de cultures dans une norme culturelle unifiée. En quelque sorte, mon travail a été de repousser certains stéréotypes. Ces castings dans la rue, permettent aux personnes d'être simplement ce qu'elles sont. Elles ne jouent pas, ces personnes sont réelles. Voilà ce qu'elles portaient quand je les ai rencontrées dans les favelas. Voilà la manière dont elles ont choisi d'être présentées aux autres. Il y a une part de duperie, de tromperie. Pour une fois, vous êtes en train de regarder une sorte d'illusion historique et aussi le travail d'un artiste qui travaille dur pour représenter un état des lieux d'aujourd'hui.

Black light book

« Abiel McIntosh (left) Mark Shavers (right), After Pontormo's Two Men with a Passage from Goethe's "On Friendship"

« Dion "DJ" Bey, After Jean-Auguste-Dominique Ingres', The Virgin with the Host



J'essaye de rechercher une sorte de sang-froid, de grâce.

C*Pour votre première monographie « Black Light » qui sortira en mai, pourquoi avez-vous choisi la photographie et non la peinture ?

KW*Personne n'a le temps de s'asseoir pour poser pour un tableau. La plupart de mes modèles ont une heure de libre et je les photographie plusieurs fois. J'ai des centaines de photos parsemées dans mon studio. J'ai donc décidé de me concentrer sur les points forts de l'espace photographique. Ce que je trouve impérieux dans le projet *Black Light*, c'est que ça repose autant sur la photographie normale que sur l'histoire des clips. En fait, on a engagé un des directeurs de la photo qui a travaillé avec Hype Williams (LA référence des réalisateurs de clips de hip-hop, ndr) pour qu'il s'occupe de tout l'éclairage sur ce projet. Tu verras beaucoup de cette sorte de splendeur auréolée dans la lumière comme les lumières reflétées dans les yeux. La technologie digitale joue un très grand rôle pas seulement dans l'avènement de la technologie des clips de musique, mais aussi dans la production de tableaux aujourd'hui. C'est un point de vue un peu post-Pop et post-Warholien sur la production de photographies. •

Black Light / Powerhouse Books

► Un grand merci à Betsy de la galerie Roberts & Tilton